

1° Ce syllogisme est de la première figure ; mais il n'y a pas dans cette figure de mode qui contienne les propositions A, E, E.

2° Ou autrement : Le grand terme *mortel* est pris universellement dans la conclusion ; il ne l'est pas dans les prémisses. Il y a donc ici une extension illégitime du grand terme.

3° Ou enfin : Ce syllogisme est en contradiction avec la règle du syllogisme normal, règle qui veut que la mineure soit affirmative.

Toutes les planètes sont rondes.	Tout Z est Y — A	} 2° figure.
Une roue est ronde.....	Tout X est Y — A	
Une roue est une planète.....	Tout X est Z — A	

1° Il n'y a pas de mode en A, A, A dans la deuxième figure.

2° Le moyen terme *rond* n'est pas pris universellement.

3° Enfin il y a infraction à une règle spéciale de la seconde figure : — Une des deux prémisses doit être négative.

« Tout honnête homme s'occupe de ses affaires ; cette personne s'occupe de ses affaires : cette personne est un honnête homme. » Ce raisonnement est exactement la contrepartie du précédent. La conclusion étant : « Cette personne est un honnête homme, » le petit terme est « cette personne », le grand terme « un honnête homme », le moyen terme est : « s'occupe de ses affaires ». La majeure (grand terme et moyen terme), « Tout honnête homme s'occupe de ses affaires », A ; la mineure, « cet homme s'occupe de ses affaires », A (une proposition individuelle définie peut être considérée soit comme A, soit comme I). Pour l'une ou l'autre des trois raisons déjà alléguées dans le dernier exemple, ce raisonnement est vicieux.

Ces deux exemples sont regardés par les logiciens comme des formes remarquablement calculées pour tromper, et par suite comme des cas très-propres à faire comprendre l'usage des lois du syllogisme. Il est intéressant de chercher quelles

sont les circonstances qui leur donnent leur vraisemblance trompeuse. Dans ce but, employons la méthode que nous avons indiquée en dernier lieu, et qui consiste à distinguer quelles seraient les prémisses régulières de la déduction.

Pour établir que « une roue est une planète », nous avons besoin d'une proposition plus générale, dont celle-ci ne sera qu'un cas particulier. Une proposition de ce genre serait : « Tous les corps ronds sont des planètes. » Il faut alors chercher une proposition applicative, par exemple : « Les roues sont des corps ronds. » Avec de telles prémisses rien de plus légitime que la conclusion : « Les roues sont des planètes. » Si maintenant nous jetons un regard sur les prémisses données, nous n'y trouvons pas de proposition qui corresponde à la première proposition. La majeure établit non pas que « tous les corps ronds sont des planètes », mais seulement « que toutes les planètes sont rondes », ce qui est bien différent. La confusion de ces deux propositions dérive de la *simple conversion d'une affirmative universelle* ; nous concluons de ce que « toutes les planètes sont rondes », que « tous les corps ronds sont des planètes », conclusion qui ne serait légitime que si la proposition primitive était : « il n'y a d'autres corps ronds que les planètes ». En résumé le sophisme, ramené à son principe, est ici un *sophisme de conversion* ; et si nous sommes facilement dupes des syllogismes semblables à ceux que nous avons cités, c'est parce que nous sommes très-disposés à opérer cette conversion. Il y a dans la forme d'une proposition universelle affirmative quelque chose qui nous trompe ; de l'expression « tout X est Y », nous sommes disposés à conclure l'égalité d'extension de X et de Y, à moins que nous n'ayons pris l'habitude de résister à cette tendance. C'est seulement dans les cas où les deux termes sont égaux en extension, que l'argument en question peut être concluant. Par exemple :

Tout corps est pesant.
L'air est pesant.
L'air est un corps.

En appliquant les mêmes procédés que tout à l'heure, on établit qu'ici la proposition générale, nécessaire pour justifier la conclusion, est « toutes les choses pesantes sont des corps », ce qui se trouve être vrai, mais ce que ne garantit point par elle-même l'assertion contenue dans la majeure : « Tout corps est pesant, » car cette proposition laisse indécise la question de savoir s'il n'y a pas d'autres choses pesantes.

De même dans le second exemple : « Tout honnête homme s'occupe de ses affaires, etc., » nous avons à examiner si « honnête homme », et « faire attention à ses affaires », sont des termes d'une extension égale. Il est évident qu'ils ne le sont pas. La disposition que nous avons à nous laisser tromper par des raisonnements de cette nature dépend de ce que nous présumons trop volontiers, par insuffisance de réflexion, l'égalité d'extension des deux termes dans les affirmations universelles.

Hume dit quelque part : « Nous n'avons d'idée nette que de nos perceptions. La substance est absolument distincte d'une perception. Nous n'avons donc pas d'idée de la substance. »

Pour résoudre ce syllogisme, la première chose à faire est de déterminer les deux termes de la conclusion. Comme il arrive souvent, ces deux termes, au point de vue logique, ne correspondent pas exactement au sujet grammatical et au prédicat grammatical : il faut modifier les termes de la conclusion pour les accorder avec la teneur des prémisses. En comparant la première et la dernière proposition, nous reconnaissons que le *petit terme* (ou sujet de la conclusion) doit être « avoir une idée » ; le *grand terme* est « substance ». La conclusion est négative ; littéralement : « Le fait d'avoir une idée » n'est pas vrai de la substance. Elle nie que la substance soit une des choses dont nous avons une idée. En second lieu, il faut mettre à part le moyen terme, qui est ici « perception ». Associé au grand et au petit terme, il donne les prémisses suivantes :

« Le fait d'avoir une idée, c'est ne pas avoir de perception.
Aucune substance n'est perception :
Le fait d'avoir une idée n'est pas vrai de la substance. »

Sous cette forme, le raisonnement est complètement inadmissible : les prémisses sont toutes deux négatives. Nous pouvons néanmoins changer la qualité du moyen terme et considérer *non-perception* comme le véritable intermédiaire (comme lorsqu'on change « non-sage » en fou). Nous avons alors :

Aucun « fait d'avoir une idée » n'est pas non-perception.....	E	} 2 ^e figure. (Cesure)
Toute substance est non-perception.....	A	
Aucun « fait d'avoir une idée » n'est substance...	E	

Sous cette forme, l'argument est valable.

Il est souvent utile d'exprimer les arguments un peu subtils, tels que celui que nous examinons, dans une des formes régulières de la première figure. Cette transformation désirable pourrait être accomplie de la manière suivante : la conclusion, « le fait d'avoir une idée n'est pas vrai de la substance », peut être convertie ainsi : « Aucune substance n'est comprise dans notre faculté d'avoir des idées. » Pour arriver à cette conclusion, la majeure doit être une proposition universelle, comprenant dans sa négation autre chose que la substance : « Aucune non-perception n'est comprise dans notre faculté d'avoir des idées. » La mineure est alors : « Toute substance est non-perception, » d'où nous pouvons conclure conformément au type des déductions négatives. Cependant, comme le moyen terme est un terme négatif, ce raisonnement ne saurait être une forme commode d'argumentation, et particulièrement dans l'exemple que nous étudions, en raison du sens vague et large du mot perception, dont le contraire est seulement formel et n'a pas de réalité.

Nous arrivons donc enfin à un syllogisme de la première figure, en *celarent*, ainsi conçu :

Rien de ce qui n'est pas une perception (aucune non-perception)
ne peut être parfaitement conçu..... E.
La substance est une perception..... A.
La substance ne peut être parfaitement conçue..... E.

« Il n'y a que les blancs qui soient civilisés. » — « Les Indiens ne sont pas blancs, ils ne sont donc pas civilisés. »

Et sous forme syllogistique :

Aucun non-blanc n'est civilisé..	E	}	(Celarent).
Les Indiens sont non-blancs....	A		
Les Indiens ne sont pas civilisés.	E		

C'est là un argument correct, le moyen terme étant « non-blancs », à la place duquel on pourrait écrire, comme équivalent positif, « les autres races de l'univers » (noir, brun, jaune, etc.). Voici du même argument une forme plus claire :

Aucune société d'hommes, appartenant à la race noire, brune ou jaune, n'est civilisée.

Les Indiens appartiennent à la race noire ou brune.

Les Indiens ne sont pas civilisés.

« L'abstinence de toute nourriture animale se rapporte à l'institution divine des sacrifices; un des préceptes révélés par Dieu à Noé était l'abstinence de la nourriture animale, par conséquent un des préceptes révélés à Noé contenait la divine institution des sacrifices. » (Whately.)

Quoique prolix dans la forme, ce syllogisme n'est que légèrement différent du type régulier. Le *petit terme* est évidemment « un des préceptes révélés à Noé »; le *grand terme* « contenait la divine institution des sacrifices »; le *moyen terme* est « l'abstinence de toute nourriture animale », et l'ordre des propositions est exactement conforme au syllogisme normal.

« Peu de traités contiennent des vérités importantes, dégagées de toute espèce d'erreur, exprimées dans une forme claire et intéressante : voilà pourquoi, bien qu'un traité qui posséderait ces qualités méritât beaucoup d'at-

tention, il y a peu de traités scientifiques qui méritent l'attention. » (Whately.)

La conclusion nous donne comme petit terme « peu de traités scientifiques » et comme grand terme « méritent l'attention ». Le moyen terme est « contiennent d'importantes vérités, etc. » La majeure est donc :

« Tous les traités de science qui contiennent, etc., méritent l'attention. »

La mineure :

« Peu de traités scientifiques contiennent, etc. »

La conclusion :

« Peu de traités méritent l'attention ». (Darri.)

Il a déjà été remarqué qu'au lieu de *quelques-uns*, nous pouvons avoir dans la mineure les expressions : peu, la plupart, beaucoup, un, deux, à condition que la quantité que les termes possèdent dans les prémisses leur soit conservée dans la conclusion.

« Énoch (conformément au témoignage de l'Écriture) plaisait à Dieu, mais il est impossible de lui plaire sans la foi; donc Énoch avait la foi. » (Whately.)

Le grand et le petit terme sont faciles à reconnaître. Le moyen terme est « plaire à Dieu ». La majeure est : « Plaire à Dieu est impossible sans la foi », ce qui est une manière détournée de dire : « Plaire à Dieu, c'est avoir la foi, » ou encore : « Toutes les personnes qui plaisent à Dieu ont la foi. » La mineure est : « Énoch plaisait à Dieu. » La conclusion est tout à fait conforme aux lois de la déduction.

Quelqu'un disait pendant les discussions sur la Réforme en 1867 : « Tout homme raisonnable désire que le bill de la réforme soit adopté. Je ne le désire pas. » Il n'y avait qu'une inférence à tirer de ces prémisses : Celui qui s'exprime ainsi n'est pas un homme raisonnable. (Camestres.) Ceci est un exemple excellent pour établir qu'il y a des arguments importants en dehors de la première figure.

Si nous suivons ici la méthode ordinaire de réduction, nous éprouverons quelques difficultés. *Camestres* est habituellement ramené à la première figure, par la transpo-

sition des prémisses et la simple conversion de la mineure. Si nous voulions appliquer ici ce procédé, nous trouverions pour majeure une prémisses singulière, qui ne peut être convertie sans faire violence aux règles ordinaires du langage, et qui ne peut être donnée comme une proposition fondamentale, comme une règle générale. La règle générale dans cet exemple est précisément la majeure primitive : « Tout homme raisonnable désire le succès du bill sur la réforme. » Mais si nous considérons cette proposition comme le principe du syllogisme, nous avons alors pour mineure une négative : « Je ne le désire pas. » Examinons plus attentivement les prémisses : nous remarquerons que la nature véritable de la prédication y est dissimulée. La majeure est en réalité négative et la mineure affirmative. Pour remédier à l'irrégularité apparente, changeons la qualité de la majeure : « Aucun homme raisonnable ne désire la chute du bill sur la réforme, » ou bien : « Aucun homme qui désire la chute du bill n'est raisonnable. » La mineure, qu'il faut changer pour correspondre à cette majeure, devient alors une affirmative : « Je le désire, » et nous avons un syllogisme en *celarent*.

Un autre exemple de ce même mode *camestres* va nous prouver encore que l'on rencontre fréquemment dans le raisonnement des formes syllogistiques qui ne sont pas les modes réguliers de la première figure. Nous trouvons cette affirmation : « Le despotisme n'est jamais une bonne forme de gouvernement, » et si nous demandons pourquoi, on nous répond : « Tout bon gouvernement développe l'intelligence de ses sujets, et le despotisme ne le fait pas. » C'est là un argument en *camestres*.

Tout bon gouvernement développe l'intelligence de ses	} <i>cAm</i>
sujets.....	
Le despotisme ne développe jamais, etc.....	
Le despotisme n'est pas un bon gouvernement.....	} <i>trEs</i> .

La majeure est exprimée dans l'ordre naturel : la place du sujet et du prédicat est telle que tout logicien la choisi-

rait naturellement. On affirme de tout bon gouvernement qu'il développe l'intelligence de ses sujets; l'ordre des termes est conforme à l'arrangement habituel qui prend comme prédicat le terme le plus étendu : d'autres causes que l'excellence d'un gouvernement développent l'intelligence du peuple.

Comme dans le *camestres* précédent, ce syllogisme ne peut être réduit à la première figure par le procédé qu'indiquent les symboles mnémotechniques, sans mettre la majeure réelle ou la proposition principale à la place de la mineure. Mais nous pouvons conserver l'ordre actuel sans violer la loi qui veut que la mineure soit affirmative, car la majeure actuelle, affirmative dans sa forme, est évidemment négative dans sa signification ; tandis que la mineure, négative dans sa forme, a réellement une valeur affirmative, puisqu'elle assure que le despotisme possède le caractère que la majeure exprime, et qui interdit à un gouvernement despotique le titre de bon gouvernement. En changeant la qualité du prédicat de la majeure et la qualité du moyen terme, nous mettons à découvert le vrai caractère des prémisses :

Aucune forme de gouvernement, qui manque au devoir de développer l'intelligence de ses sujets, n'est une bonne forme de gouvernement.

Le despotisme manque à ce devoir.

Le despotisme n'est jamais un bon gouvernement.

En parlant de l'usage ordinaire des figures, nous avons remarqué que la troisième figure est quelquefois utile, en légitimant une proposition contradictoire, timide et réservée.

Les trois premiers modes consistent à remplacer doucement par des contraires une négative universelle ; les deux derniers remplacent de la même façon une affirmative universelle. Donnons des exemples de chacune de ces formes.

Supposons un adversaire qui maintient absolument et sans réserve que la « spéculation n'a pas de valeur ». Sous

une forme logique la position qu'il prend dans le débat peut être exprimée ainsi : « Aucune spéculation n'a de valeur. » Nous le délogeons de cette position, et nous lui arrachons cet aveu que son affirmation est trop absolue, en lui faisant accorder ces deux propositions : « Certaines vérités qui importent à la conduite humaine sont des spéculations, » et « Toutes les vérités qui intéressent la conduite humaine ont de la valeur. » Ces deux propositions impliquent la proposition sous-contraire de la proposition négative absolue, à savoir : Quelques spéculations ont de la valeur. Elles sont exprimées dans l'ordre naturel, et elles rentrent dans la troisième figure. Elles peuvent servir comme prémisses à un raisonnement en *Disamis* ou en *Datisi*, suivant l'ordre qu'on adoptera pour les énoncer.

Quelques vérités qui intéressent la conduite humaine sont des spéculations.....	}	<i>dis</i>
Toutes les vérités qui intéressent la conduite humaine ont de la valeur.....		
Quelques spéculations ont de la valeur.....		<i>is</i>

C'est là un syllogisme en *Disamis*. Mais on peut observer que nous avons interverti l'ordre naturel du grand et du petit terme; et nous arrivons alors à la forme la plus naturelle qui est en *Datisi*.

Toutes les vérités qui intéressent la conduite humaine ont de la valeur.....	}	<i>dAt</i>
Quelques vérités qui intéressent la conduite humaine sont des spéculations.....		
Quelques spéculations ont de la valeur.....		<i>i</i>

Si notre adversaire nous accorde que toutes les vérités qui concernent la conduite humaine sont des spéculations, nous aurons un syllogisme en *Darapti*. Mais dans ce cas, notre contradiction partielle pourrait paraître particulièrement modérée, parce que nos prémisses, étant universelles, sont devenues plus fortes qu'il n'est nécessaire, et nous

semblerions abandonner quelque chose de notre droit dans la conclusion.

L'exemple suivant montre comment on peut réfuter en partie une universelle affirmative en démontrant la proposition sous-contraire, une négative particulière. — Notre adversaire soutient qu'il ne faut pas s'occuper de tout ce qui n'est point pratique. Cette opinion peut revêtir la forme d'une affirmation universelle : « Tout ce qui n'est point pratique doit être négligé. » Pour le contredire doucement nous emploierons le raisonnement que voici :

Aucune vérité applicable à la pratique ne doit être négligée — <i>fEl</i>	}	<i>Ap</i>
Les vérités applicables à la pratique peuvent paraître théoriques.....		
Quelques vérités en apparence théoriques ne doivent pas être négligées.....		<i>tOn</i>

C'est un syllogisme en *Felapton*. La majeure « Quelques vérités applicables à la pratique ne doivent pas être négligées », pourrait également convenir à notre dessein, et, avec la même mineure, elle nous donnerait un argument en *Bockardo*. Dans des cas semblables à ceux-ci il peut y avoir quelque difficulté à distinguer la proposition fondamentale. Mais on ne viole pas les règles essentielles de la déduction parce qu'on prend une proposition particulière, ou une généralisation approximative, comme le fondement de l'argument. Pour faire d'un raisonnement une déduction réelle, il suffit que la proposition fondamentale soit plus générale que la conclusion.

MÉTHODE DE VÉRIFICATION D'ARNAULD.

C'est le moment de citer un exemple du procédé de vérification employé par Arnauld pour reconnaître la légitimité d'un argument déductif, sans recourir à sa forme logique.

Il demande que l'élève se contente d'observer que la conclusion est contenue dans les prémisses.